

125<sup>ième</sup> anniversaire de la revue Notre-Dame du Cap  
23 septembre 2017

## **L'importance de nourrir sa foi**

Un périodique qui célèbre 125 ans d'existence est un événement qui fait la une et mérite nos félicitations. Au Québec, on compte une cinquantaine de périodiques religieux de tout genre et plusieurs sont menacés de mettre fin à leur publication ou d'opter uniquement pour la forme électronique.

À l'occasion du 125<sup>ième</sup> anniversaire de la fondation de la revue par le bienheureux père Frédéric en 1892, on m'a demandé une réflexion sur l'importance de nourrir sa foi. Cette réflexion sera celle d'un professeur de théologie à la retraite qui a la mémoire du passé, tout en y prenant ses distances sans trop de nostalgie pour tracer librement de nouveaux chemins vers un avenir prometteur du christianisme.

### **1. Nous vivons dans un monde nouveau**

Tous ceux et celles qui exercent un ministère d'Église, y compris celui de l'écrit et de la publication, ne peuvent le faire sans tenir compte que nous ne vivons plus en chrétienté. Depuis les années 1960, le Québec a beaucoup changé. Le développement avancé des sciences et des technologies a permis une maîtrise sans précédent des sources d'énergie et une avancée des moyens de communications qui transforment les rapports entre les humains.

En conséquence, nous sommes insérés d'une nouvelle culture, marquée par l'idéal du changement et du progrès à tout prix et par l'efficacité mesurable et rentable, devenue le critère du succès, et qui s'exprime par un souci de toujours faire plus vite et mieux que le passé. On valorise l'autonomie de l'individu et son épanouissement personnel, tout en accordant une plus grande place à la démocratie, à l'expression de l'opinion publique et aux sondages afin d'obtenir un certain consensus considéré comme la vérité. Les institutions, héritées du passé, ne sont plus inspiratrices du présent. Tous ces changements se sont accomplis rapidement. Le gens de mon âge peuvent donc dire : «Je suis né au Moyen Âge et je vis maintenant dans la modernité. »

Personne n'échappe à la modernité, même dans l'Église. Le pape François communique à plus de 35 millions de personnes, en 9 langues, par Twitter. Le Web a dorénavant sa place dans les murs silencieux des monastères. Cette semaine, devant le petit Sanctuaire, je voyais deux religieuses en costume, le chapelet en main, avec leur téléphone intelligent qu'elles semblaient manier avec aisance. Rien n'arrête la culture, dite moderne, qui imprègne les manières de penser et d'agir.

Même si elle recourt de plus en plus aux nouvelles techniques des communications et de l'organisation, l'Église d'ici ne vit plus en chrétienté où elle était omniprésente, il y a à peine quelques décennies, par les paroisses avec leurs fiers clochers qui

quadrillaient tout le territoire et par les instituts de vie consacrée de femmes et d'hommes dans toutes les sphères de la société : de l'enseignement au primaire jusqu' à l'université, des services de santé et sociaux jusqu'aux syndicats et aux caisses populaires. Les jeunes générations ignorent ce monde. En trois générations, les gens ont abandonné leurs liens d'appartenance à leur communauté chrétienne et à l'Église, cette Église qui contrôlait leur vie concrète, de la naissance à la mort, en passant par la chambre à coucher. Ce n'est pas sans raison que le besoin de s'affranchir et de prendre l'air frais s'est manifesté. Le Québec est alors devenu une société moderne, sécularisée et éloignée de l'Église, dans le contexte de la mondialisation aussi bien sur le plan de l'économie que celui de la culture et des religions. Cette rupture récente et rapide d'avec le passé, qualifié trop facilement de «grande noirceur », a mis le Québec sur une autre orbite.

Durant la même période, l'Église d'ici est entrée dans une période de déclin sans précédent qui n'est pas sans entraîner des façons, encore hésitantes et toujours en recherche, d'exercer autrement ses ministères avec un nombre de plus en plus restreint de prêtres et d'agentes de pastorales qui, elles aussi, prennent de l'âge, dans des paroisses vieillissantes qui regroupent le dimanche de 3 à 5% de leur population, dont la majorité sont pourtant des baptisés. Le plus grave, et on ne semble pas s'en préoccuper sérieusement, c'est la chute si rapide du nombre d'étudiants et

d'étudiantes en théologie, soit les candidats au ministère presbytéral, soit les laïcs, hommes et femmes. Cette semaine, en voyant les évêques du Québec en réunion à La Madone, je me suis dit : «Oui, il y a autant d'évêques que de séminaristes en théologie, originaires d'ici, pour toute l'Église du Québec. » Avec la fermeture des séminaires et des facultés de théologie et le nombre décroissant de théologiens et théologiennes, qui va assurer l'enseignement de la théologie dans un avenir prochain? Or, l'histoire nous apprend que c'est dans des moments de crise et de déclin que la réflexion et la recherche théologiques deviennent le plus nécessaires, et même le plus utiles, pour assurer la vitalité et l'avenir du christianisme.

Beaucoup de gens tiennent toutefois à garder et à transmettre des valeurs héritées du christianisme : le souci de la justice et de l'entraide, l'accueil des autres dans leur diversité et leur différence, l'attention aux démunis, la préoccupation du développement durable et le respect de la création. Mais ces valeurs relèvent de moins en moins du christianisme, mais d'un humanisme aux frontières vagues. Les débats actuels et très animés sur la laïcité attestent clairement le malaise à l'égard du phénomène religieux, notamment sur sa visibilité et ses institutions. Précisons toutefois que le «religieux » ne s'est pas évanoui pour autant, car il s'exprime autrement : une soif du spirituel, une recherche de sens, de transcendance et d'intériorité. Mais la quête du spirituel et

l'intérêt pour l'éthique ne sont plus rattachés à l'Église qui est loin d'être la seule dispensatrice du spirituel. Les gens ont d'autres adresses et vont ailleurs. Nous sommes entrés, comme l'affirment des sociologues, dans l'ère du «nomadisme religieux », du «bricolage de croyances » ou d'«un menu religieux à la carte », sans trop de sens critique et même avec une naïveté déconcertante.

Tous ceux et celles qui oeuvrent dans les services d'Église doivent donc tenir compte et comprendre cette culture nouvelle qui entraîne une autre manière d'être homme et femme, d'identifier son genre, de réagir, de penser et d'aimer, de former une famille et de vivre en société, de maîtriser les débuts et la fin d'un être humain. L'intelligence, dite artificielle, occupe de plus en plus de place dans la mise en application des technologies. Allons-nous inventer bientôt le «cœur artificiel » pour mieux aimer?

Tous ces changements nous déconcertent. Où allons-nous? Mais au lieu de nous plaindre et de jeter le blâme sur les autorités de l'Église et sur la société moderne, pourquoi ne pas chercher à y discerner les appels des contemporains qui s'attendent à une profonde transformation des structures ecclésiales traditionnelles et à une réinterprétation des données de la foi chrétienne? Ces appels, qu'on peut qualifier de «signes des temps », ne viendraient-ils pas de Dieu qui interpelle souvent par des questions. C'est tout un défi pour l'Église d'ici et pour un périodique au service de la foi et qui fait partie intégrante de l'œuvre du Sanctuaire Notre-Dame du Cap,

lieu de pèlerinage qui, à la demande récente du pape François, est appelé à s'engager non seulement dans l'entretien de la foi et de la dévotion mais bien dans l'évangélisation. Concrètement, ce projet dépasse les ressources d'un lieu de pèlerinage et d'une revue, mais, heureusement, il est en train d'y prendre place. Pour y arriver, mettons-nous à l'école du pape François qui trace la voie d'une nouvelle manière d'être Église dans son exhortation apostolique *La joie de l'Évangile* et aussi par ses paroles, attitudes et gestes, à saveur évangélique, qui interpellent les catholiques et de plus en plus de gens en marge de l'Église.

## **2. À qui s'adresse la revue Notre-Dame du Cap**

Dans le vaste chantier de l'édition et des communications, la première question est celle-ci : À qui s'adresse-t-on? La revue s'adresse certes à un certain nombre des lecteurs et lectrices qui ont un pied dans la modernité et l'autre dans le passé, soucieux d'être conformes aux enseignements de l'Église, parfois de celle qui n'est pas encore arrivée à Vatican II. Ces gens sont en train de devenir minoritaires et leurs enfants et petits-enfants sont déjà dans un autre monde. S'ils veulent leur parler, il devient nécessaire qu'ils soient éveillés à de nouvelles manières de comprendre, de vivre et de célébrer la foi chrétienne. La revue doit donc tenir compte de ces lecteurs et lectrices et elle leur sera utile. Et elle le fait déjà.

La revue est lue aussi par des personnes qui s'intéressent aux approches renouvelées des réalités et qui apprécient d'être mises au courant des événements de la vie de l'Église et du Sanctuaire. La rubrique «Tour d'horizon », qui informe sur des événements récents de l'Église et du monde religieux, leur est très utile. Il faut donc la continuer et la développer. Cette clientèle des personnes qui se soucient de nourrir leur foi pourrait encore s'agrandir.

Enfin, il y a des lecteurs et lectrices d'occasion, des proches ou des amis à qui on leur fait connaître un article. Lorsqu'un texte est publié ou mis sur le WEB, il échappe au contrôle de son auteur et de la maison d'édition. Permettez-moi de vous raconter une anecdote. En 2007, j'ai publié *Une place à part entière. Les divorcés remariés dans l'Église* (Novalis). Le rédacteur d'alors de la revue, Jérôme Martineau, a fait paraître une entrevue que je lui avais accordée, intitulée «Les divorcés remariés : une seconde chance à l'amour », dans le numéro de juillet-août 2007. Quelques mois plus tard, je recevais un courriel de Radio Vatican. Imaginant qu'il s'agissait d'une arnaque : à la poubelle. Un deuxième courriel : même réaction. On me rejoignit finalement par téléphone : «Ici Radio Vatican. Mon père, vous ne répondez pas à vos courriels? Acceptez-vous de donner une entrevue sur votre récent livre concernant les divorcés remariés? Nous apprécions votre démarche.» Le lendemain, de mon bureau, j'avais l'occasion d'être sur les ondes de Radio Vatican durant une demi-heure.

L'entrevue terminée, j'ai demandé comment on avait mis la main sur mon livre. Et on me répondit : « Dans une revue que nous recevons et consultons, la revue Notre-Dame du Cap. » Cette anecdote illustre qu'on ne saurait jamais prévoir les lecteurs éventuels.

### **3. Au service de la foi**

Les gens d'ici ont la réputation, du moins selon Gilles Vigneault, d'être « des gens de parole et de causerie ». Mais dans le domaine de la foi, ils sont des gens de peu de mots. Il revenait aux prêtres de prendre la parole et ces derniers l'avaient accaparée, comme une chasse gardée. Moins nous parlons une langue et moins nous l'entendons autour de nous, moins les mots viennent aisément. Il en est de même pour l'Évangile. Chez nous, la langue de l'Évangile est de moins en moins parlée couramment. N'étant plus la langue maternelle de la majorité, elle est en train de devenir une langue étrangère.

Durant des générations, la foi s'enseignait au moyen de questions précises et de réponses brèves et claires : « Où est Dieu? Dieu est partout ». La foi se transmettait comme un héritage familial, un patrimoine culturel qui passait de génération en génération sans soulever de contestations et sans se modifier. Au Québec, l'héritage de la foi catholique était intimement lié à l'héritage culturel, précisément à la langue : parler français c'était



donc être catholique. Beaucoup se considéraient croyants sans vraiment s'être appropriés la foi et sans l'avoir intégrée dans leur vision de Dieu, de leur existence et du monde. La foi est nécessairement une réponse personnelle à Dieu qui prend l'initiative de se révéler en Jésus Christ et dont l'Église a la mission de faire connaître. Elle est don de Dieu et option personnelle dans une communauté vivante. Si elle s'est transmise dans le passé, en tant que croyance et pratique, c'est parce que le tissu social en était imprégné et facilitait l'intégration des générations les unes aux autres. De nos jours, ce tissu s'est déchiré et ça ne passe plus! L'Église est trop liée à des formes d'agir et de penser d'un autre âge. Le pape Paul VI en avait déjà une vive conscience, il y a plus de quarante ans : «La rupture entre Évangile et culture, écrivait-il, est sans doute le drame de notre époque. » (L'encyclique *L'annonce de l'Évangile*, 1975.)

Communiquer la foi, c'est beaucoup plus que de communiquer des vérités et des manières de faire. Un peu comme l'amitié, on ne peut guère qu'en témoigner et proposer de la partager. On ne transmet pas une amitié, mais seulement la possibilité d'une rencontre. Et ce n'est pas rien. Dans nos activités pastorales, nous avons encore trop l'assurance que notre tâche consiste à enseigner un solide contenu de vérités avec quelques mots nouveaux, alors qu'il s'agit avant tout de faire des confidences sur notre propre foi et d'accueillir le vécu de ceux et

celles avec qui nous sommes en route. L'enseignement donné de haut et avec une autorité incontestable ne passe plus.

En écoutant ces propos, je suis certain que vous avez à l'esprit plusieurs exemplaires de la revue Notre-Dame du Cap, parus depuis quelques années. Elle ne vise pas d'abord à enseigner des vérités et des dogmes comme le faisait le professeur de théologie d'autrefois, ayant comme seul objectif l'orthodoxie qu'il confondait avec sa pensée. La revue tient à présenter des témoignages de gens de divers horizons, prêtres et laïcs, concernant leur expérience de Dieu, de Jésus Christ, de Marie, et aussi leurs engagements concrets dans la société inspirés de l'Évangile. C'est certainement l'un des mérites de la revue de le faire aussi bien. Voilà un chemin d'avenir qui suscite et nourrit la foi.

#### **4. Faire entendre et goûter l'Évangile**

Dans le chantier, pour ne pas dire la jungle, des communications, où nous ne manquons pas de paroles, d'images attrayantes, de vidéos clips rapides, le temps est venu de susciter un intérêt pour l'Évangile comme la joyeuse nouvelle venant de Dieu. Beaucoup de contemporains, qui ont apparemment abandonné la foi chrétienne, se disent ennuyés d'entendre le même message et de vivre toujours les mêmes rituels. On peut affirmer, sans exagérer, que le cœur de l'Évangile y est souvent écrasé par

trop d'idées, dans un discours où s'entremêlent des points importants et des données très secondaires qui font ombre à la révélation de Dieu en Jésus Christ le Révélateur. «Quel visage de Dieu nos activités pastorales présentent-elles? Un Dieu exigeant et sévère, un peu triste, déçu de nous? Ou un Dieu miséricordieux qui prend sa joie dans le pardon? Un Dieu qui se fait proche de nous et heureux d'être Dieu et de nous créer à son image? Bref, un Dieu désirable?» Ces questions doivent être au cœur de nos réflexions, de nos célébrations, de notre revue, si nous tenons vraiment à faire entendre et faire savourer l'Évangile comme la Joyeuse Nouvelle.

Or relisant plusieurs numéros de la revue Notre-Dame du Cap, j'ai été heureux de constater, et cela n'est pas une flatterie de circonstance, que les divers auteurs, à leurs manières, sont habiles à présenter le Dieu de l'Évangile avec des implications concrètes qui s'en suivent pour la pensée et la pratique. Ainsi, ils réussissent à faire «retentir » l'Évangile dans toute sa fraîcheur. Voilà une approche à poursuivre, car c'est un chemin d'avenir pour mettre en œuvre l'évangélisation promue par le pape François qui insiste tellement sur la joie de l'Évangile.

### **Pour conclure**

Les gens d'aujourd'hui acceptent un message s'ils font eux-mêmes l'expérience qu'il est vrai, bon et beau pour eux. Nourrir sa

foi ne consistera pas seulement à adhérer fermement aux vérités de la foi chrétienne, mais plutôt à en faire l'expérience, personnelle et communautaire, qu'elles sont signifiantes et qu'elles contribuent à rendre les humains plus humains, plus libres et plus autonomes.

«Soyez toujours prêts à justifier votre espérance devant ceux qui vous demandent compte. ». C'est l'invitation impérative que l'on retrouve dans *la première lettre de Pierre* (3, 15) qui vaut encore pour nous. Nourrir sa foi est une nécessité pour devenir à l'aise avec le message chrétien, pour montrer qu'il est intelligible et qu'il est bon de croire. Pour nourrir sa foi, pour mieux comprendre, célébrer et vivre l'Évangile, pourquoi ne pas le faire avec d'autres, car nous faisons l'expérience que le repas pris avec des amis et des proches est toujours le meilleur? Pourquoi donc ne pas partager avec d'autres la joie de nourrir sa foi avec les bons plats cuisinés par la revue dont nous célébrons le 125<sup>ième</sup> anniversaire?

Normand Provencher, o.m.i.

Le 23 septembre 2017.